

LE MOUVEMENT COOPÉRATIF EN SUÈDE

Le mouvement coopératif comprend en Suède 600.000 ménages, c'est-à-dire presque la moitié de la population totale du pays.

SUR LE FRONT J.S.

LE PREMIER DEVOIR D'UN MILITANT EST D'INFORMER SON JOURNAL

LA BATAILLE DU "DRAPEAU ROUGE"

Paris, toujours en tête renforce son avance

PARIS gagnera-t-elle la campagne d'abonnements ? Personne ne peut le prédire, mais toujours est-il que notre camarade Denise Dubois, qui représente si gracieusement la capitale dans le concours, paraît fermement décidée à enlever la palme.

- Le classement
1. Dubois Denise, Paris (12)
2. Mestag, Lille
3. Siffredi, Marseille
4. Didier, Grenoble
5. Cassin, Nantes
6. Lère, Athis-Mons (S.-et-O.)
7. Ribes, Châteauroux
8. Emerault, Saint-Gratien (Seine-et-Oise)
9. Naze, Leers (Nord)
10. Monnon, Saint-Etienne
11. Dumaine, Grande-Croix
12. Martinet, Neons-St-Nazaire
13. Chaudron, Sens
14. Croise, Montauban
15. Gaudant, Savignes-les-Mines

A TRAVERS LES FÉDÉRATIONS

Congrès fédéral des J. S. de la Fédération du Doubs

Dimanche 6 janvier s'est tenu à Besançon le Congrès fédéral des J.S. du Doubs, avec le concours du secrétaire national Rousseau.

Le groupe J.S. de Beauvais pour un versement de soutien de 5.000 fr. au « Drapeau Rouge ».

Le groupe de Wattignies, qui diffuse chaque semaine 60 « D.R. », pour un effectif de 25 adhérents.

Le groupe de Villacoublay, Langis, Vanves et Esplanade, pour l'effectif qu'ils soutiennent actuellement dans la vente de notre hebdomadaire national.

SEINE-ET-OISE Une résolution du F.L.A.J.

Le Front laïque et Antifasciste de la jeunesse de Seine-et-Oise réuni à Paris au siège de la Fédération des J.S. de Seine-et-Oise a décidé d'envoyer la résolution suivante à la présidence du Conseil, au ministère de l'Union française, relatif à la situation en Indochine.

Le Front laïque et Antifasciste de la jeunesse de Seine-et-Oise, réuni le 9 janvier 1947, après un examen de la situation actuelle en Indochine, a décidé par ses déclarations de Maurice Moutet, ministre de l'Union française venant d'Indochine sans avoir pris contact avec le gouvernement du Viet-Nam, légitimement reconnu par les accords du 6 mars 1946, demande :

La reprise immédiate de négociations pacifiques avec le gouvernement vietnamien sur les bases de l'accord de Fontainebleau ; La cessation des hostilités en Indochine et la suppression d'envoi de soldats et de matériel ainsi que le renvoi de l'Argentine ;



LES DESPERADOS

Que dire des couleurs ? Elles complètent le film. Nous ne leur demandons pas d'être très judicieuses. Le ciel est trop bleu, les montagnes bien rouges. Ça ne fait rien. Tant mieux si les chemises des bandits sont « voyantes », si les robes de la vamp sont « agressives ».

Le rythme est rapide. Nous sommes « pris » jusqu'au bout. Le shérif (Randolph Scott) ressemble à Gary Cooper, la belle jeune fille (Claire Trevor) est pure, tendre et monte bien à cheval, comme il se doit, la vamp par amour du bon bandit (Glenn Ford) sauve la situation. Une soirée fort agréable.

Christiane ROBERT.

Dans les quartiers j'étais une aventurière. Le meilleur film d'Edwige Feuillère. Elle est fine, spirituelle, jolie. Elle enjole les vieux messieurs riches et leur soutire de l'argent par des moyens variés, inattendus et fort malhonnêtes.

L'extravagant M. Deeds. GARY COOPER est grand, naïf, généreux et joue du tuba quand il a des ennus. Un beau jour, il hérite d'une fortune énorme.

"OCTOBRE" LE MONDE DANS UN JOURNAL. Tous les militants socialistes doivent lire le grand hebdomadaire socialiste d'informations mondiales. Tous les vendredis : 7 francs.

UN EXEMPLE A SUIVRE

Le groupe de la Montagne (Loire-Inférieure) diffuse entre 120 et 200 D.R. par semaine et totalise déjà 576 mois d'abonnements.

Il est dur d'avoir à lutter contre la vague d'apathie et de découragement qui emporte actuellement la plus grosse partie de la classe ouvrière. C'est pourtant dans ces périodes de recul que se forment, que se trempent les meilleurs militants révolutionnaires.

Être révolutionnaire, cela ne consiste pas seulement à prendre l'engagement moral de donner un jour toutes ses forces au combat décisif qui balayera un monde où règnent l'injustice, l'oppression, le crime et l'absurdité.

Être révolutionnaire, c'est se consacrer chaque jour, chaque heure à toutes ces petites tâches qui nous permettent, lorsque le moment sera venu, d'accomplir notre tâche.

Être révolutionnaire, c'est, à l'heure actuelle, pour tous nos camarades de défendre et de soutenir leur journal.

Une fois que l'on a compris cela, bien des choses sont possibles. Les J. S. de la Montagne l'ont compris. C'est pourquoi, au milieu des pires difficultés, ils obtiennent des résultats si excellents.

Un secrétaire vient, en leur nom, d'écrire une longue lettre au « Drapeau Rouge ». Nous ne pouvons, hélas ! la publier en son entier. En voici cependant quelques extraits que vous devez connaître :

« Et, camarade, notre effort n'est pas terminé. Mais ce que nous déplorons, c'est que peu de sections malheureusement ont fait l'effort nécessaire. Nous ne sommes que vingt-neuf gars et filles, mais tous des J. S. décidés à faire du travail dans une région révolutionnaire où dans certains endroits nous sommes reçus avec des fourchettes et où les chiens sont lancés contre nous. »

« Camarade, il faut qu'il vive, il faut qu'il tienne, c'est notre meilleur moyen de propagande. Sans lui, les J. S. ne seraient plus qu'un mouvement littéraire sans forme et sans action. Camarade, fais l'effort nécessaire auprès des fédérations rebelles à toute vente. Je suis désolé de savoir qu'une des plus fortes fédérations, celle du Pas-de-Calais, a une vente insignifiante. Il faut à tout prix que cela cesse, car, en plus de leur malheur, ils font le nôtre. Un journal ne peut vivre que par quelques équipes décidées à travailler. Il faut que tous se mettent à la besogne, et ce n'est pas 5.000

abonnements qu'il faudrait, mais 15 ou 20.000. Nous sommes sûrs, camarades de la Montagne, que votre appel sera entendu. Maurice BRASSART, Le Drapeau Rouge.

QUATRE-VINGT-DIX-NEUF ANNÉES DE MANIFESTE COMMUNISTE

C'EST en novembre 1847 que la « Ligue des Communistes », union ouvrière internationale, chargée K. Marx et F. Engels de rédiger et de publier un programme théorique et pratique du parti.

Le manifeste du Manifeste Communiste fut envoyé à l'impression à Londres quelques semaines avant la révolution de février 1848.

On a peine à croire aujourd'hui qu'une seule année nous sépare du centenaire du Manifeste Communiste.

Certes, certaines parties de l'œuvre de K. Marx et d'Engels sont bien vieilles aujourd'hui. Elles l'étaient d'ailleurs en 1872, et les auteurs le signalaient dans leur préface en ajoutant qu'ils ne se croyaient pas en droit de modifier le texte primitif, le manifeste étant devenu un document historique.

Mais l'œuvre tout entière demeure de nos jours encore, la BASE MEME DU SOCIALISME SCIENTIFIQUE MODERNE.

La concurrence capitaliste, l'appropriation par une minorité du produit du travail de la majorité, la misère croissante des travailleurs, les crises économiques et leurs conséquences, chômage, conquêtes coloniales, guerres impérialistes, tout cela est déjà décrit d'une main sûre.

L'internationalisme « Les ouvriers n'ont pas de patrie. » « Boutade de journaliste a-t-on dit souvent en citant cette phrase du MANIFESTE. En fait, elle indiquait au prolétariat la seule méthode lui permettant de faire échec à la guerre impérialiste.

Elle posait le principe même de l'internationalisme prolétarien, concrétisé dans la célèbre formule : « Proletaires de tous les pays, unissez-vous. »

Aujourd'hui, plus que jamais, la construction d'une Internationale de classes est à l'ordre du jour. Elle seule pourra empêcher un nouveau conflit mondial.

Le Parti révolutionnaire La dernière page du MANIFESTE COMMUNISTE se termine par ces lignes : « Les communistes ne s'abandonnent pas à dissimuler leurs opinions et leurs buts. »

Elles déclament hautement que ces buts ne pourront être atteints sans le renversement violent de tout ordre social actuel.

« Que les classes régnantes tremblent à l'idée d'une révolution communiste. Les prolétaires n'ont rien à perdre, hors leurs chaînes. Ils ont un monde à gagner. »

Elles condamnent irrémédiablement le réformisme en même temps qu'elles impliquent l'existence d'un Parti révolutionnaire capable d'entraîner la classe ouvrière à la conquête du pouvoir.

Elles jugent enfin, sévèrement et sans appel, la politique stalinienne, ses tournants, son hypocrisie et ses trahisons. « Conçu et écrit selon l'ex-

perience des faits contemporains, mais aussi selon une vue d'ensemble sur les causes directrices de l'évolution, le MANIFESTE COMMUNISTE reste, et devient toujours davantage, écrit en 1945 notre camarade BRACKE (A.-M. DESROUSSEAUX), le guide sûr de la classe salariée en toutes ses catégories.

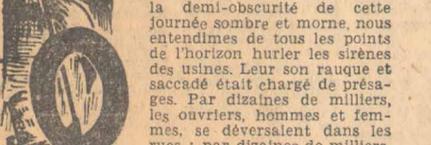
« Ni Bible, comme on l'a dit parfois ironiquement, ni répertoire de recettes révolutionnaires (et nous ne voudrions ni de l'une ni de l'autre) dans l'orage, la brume ou la nuit, pareil à la boussole ou au goniomètre, il détermine et indique le chemin. »

Henri MASSEIN.

FREDERIC ENGELS

LE FRONT REVOLUTIONNAIRE

(Suite)

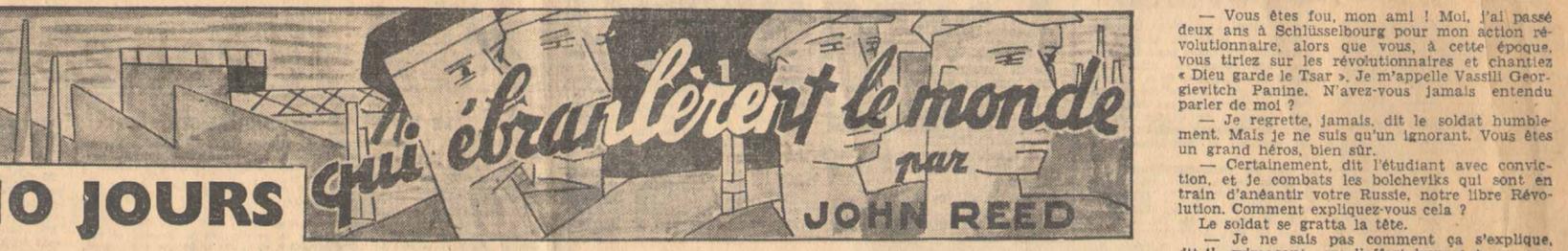


QUAND nous fûmes dehors, dans la demi-obscurité de cette journée sombre et morne, nous entendîmes de tous les points de l'horizon hurler les sirènes des usines. Leur son rauque et saccadé était chargé de présages. Par dizaines de milliers, les ouvriers, hommes et femmes, se déversèrent dans les rues ; par dizaines de milliers, les taxis bourdonnants vomissaient leur population aux mines terreuses et faméliques. La Cité Rouge en danger ! Les Cosaques : Vers le Sud et le Sud-Ouest, le flot se répandait, hommes, femmes, enfants, armés de fusils, de pioches, de bèches, de rouleaux de fils de fer, les cartouchières bouclées à même leurs vêtements de travail. Mais on ne vit semblable exode spontané de toute une immense cité. Ils roulaient comme un torrent, entraînant sur leur passage des compagnies de soldats, de canons, des camions automobiles, des chariots : le prolétariat révolutionnaire allait offrir ses poitrines pour protéger la capitale de la République ouvrière et paysanne !

Les commissaires du peuple à la Guerre et à la Marine se rendaient en inspection sur le front révolutionnaire. Pourrions-nous les accompagner ? Impossible, certainement ; il n'y avait que cinq places dans l'automobile : les deux commissaires, les deux ordonnances et le chauffeur. Pourtant, une de mes connaissances russes, que j'appellerai Trouchka, s'installa froidement dans la voiture et aucun argument ne put l'en faire déloger...

« Je n'ai aucune raison de soupçonner la véracité du récit que me fit Trouchka de cette journée. Comme ils suivaient la perspective Souvorovsky, l'un d'eux posa la question de la nourriture. Ils pouvaient rester en route trois ou quatre jours dans une région assez mal ravitaillée. Ils firent arrêter la voiture. Et le l'argent ? Le commissaire à la guerre fouilla ses poches, pas un kopeck. Le commissaire à la Marine était sans le sou et le chauffeur aussi. C'est Trouchka qui dut faire les emplettes.

« Au tournant de la Nevsky, un pneu éclata. — Qu'allons-nous faire ? demanda Antonov. — Réquisitionner une autre machine, suggéra



Naturellement, seul, Trouchka possédait un crayon... Nous partîmes en ville. A la porte de la gare se tenaient deux soldats baïonnette au canon, qu'une centaine de commerçants, de fonctionnaires et d'étudiants criblaient d'injures et apostrophait avec violence. Ils se sentaient mal à l'aise et humiliés, comme des enfants injustement grondés. Un grand jeune homme, de mine arrogante, qui portait l'uniforme d'étudiant, menait l'attaque.

« Vous comprenez, je suppose, disait-il sur un ton insolent, qu'en prenant les armes contre vous frères, vous vous faites les instruments d'assassins et de traîtres. — Ce n'est pas ainsi, frère, répondit le soldat avec sérieux, vous ne comprenez pas. Il y a deux classes, le prolétariat et la bourgeoisie. Nous... — Oh, je connais cette rengaine ! interrompit l'étudiant. Vous autres, paysans ignorants, il suffit que vous entendiez brailler quelques phrases toutes faites. Aussitôt, sans avoir rien compris, vous vous mettez à les répéter comme des perroquets.

La foule éclata de rire. — Moi, je suis un étudiant marxiste. Eh bien ! je vous dis que ce n'est pas pour le socialisme que vous vous battez, mais pour l'anarchie, au profit de l'Allemagne ! — Oh ! je sais bien, reprit le soldat, la sueur dégoutant de son front, vous êtes un homme instruit, ça se voit ; moi, je ne suis qu'un ignorant. Mais il me semble... — Vous croyez ? sans doute, interrompit l'autre avec mépris, que Lénine est un véritable ami du prolétariat ? — Oui, je le crois, répondit le soldat au martyre. — Eh bien ! mon ami, savez-vous que Lénine a traversé l'Allemagne dans un wagon plombé ? Savez-vous que Lénine a reçu de l'argent des Allemands ? — Oh ! je ne sais pas grand-chose de tout cela, fit le soldat avec entêtement, mais je trouve que ce qu'il a dit, c'est justement ce que j'ai besoin d'entendre et avec moi tous les gens simples de mon espèce. Voyez-vous, il y a deux classes : la bourgeoisie et le prolétariat...

« Tout va-t-il bien, camarade ? demanda Antonov. — Tout est parfait, camarade, répondit le commandant. Le moral des troupes est excellent. Seulement... Nous n'avons pas de munitions... — Il y a deux milliards de coups à Smolny, lui dit Antonov. Je vais vous donner un ordre. Il chercha dans ses poches. — Quelqu'un a-t-il un morceau de papier ? — Ni Dybenko ni les agents de liaison n'en avaient. Trouchka offrit son carnet... — Diab ! je n'ai pas de crayon ! s'écria Antonov. Qui a un crayon ?

« Je n'ai aucune raison de soupçonner la véracité du récit que me fit Trouchka de cette journée. Comme ils suivaient la perspective Souvorovsky, l'un d'eux posa la question de la nourriture. Ils pouvaient rester en route trois ou quatre jours dans une région assez mal ravitaillée. Ils firent arrêter la voiture. Et le l'argent ? Le commissaire à la guerre fouilla ses poches, pas un kopeck. Le commissaire à la Marine était sans le sou et le chauffeur aussi. C'est Trouchka qui dut faire les emplettes.

« Au tournant de la Nevsky, un pneu éclata. — Qu'allons-nous faire ? demanda Antonov. — Réquisitionner une autre machine, suggéra

N. PODOVSKY, Président du Comité Militaire révolutionnaire. (A suivre.)